

Catherine Simon, Algérie, *Les Années pieds-rouges. Des rêves de l'indépendance au désenchantement (1962-1969)*, Paris, La Découverte, « Cahiers libres », 2009, 286 p.

Voici un livre qui affiche une filiation entre l'auteure et son objet. Il paraît en effet dans la collection les « Cahiers libres » d'un éditeur issu des éditions Maspero où furent publiés, pendant la guerre d'indépendance algérienne, Frantz Fanon, Jacques Vergès mais aussi Maurice Maschino (Le Refus) ou André Mandouze (La Révolution algérienne par les textes). En empruntant ce chemin, l'auteure semble rendre hommage à ces textes qui apportèrent aux Français de métropole qui voulaient bien les lire une meilleure connaissance de la guerre menée alors en Algérie par le Front de Libération Nationale. Les livres étaient des armes et ils s'inscrivaient dans une lutte contre le colonialisme français et ses crimes dénoncés haut et fort, une lutte pour l'insoumission aussi.

Si le livre de Catherine Simon peut être vu comme un hommage et un clin d'œil, il est cependant d'une tout autre nature. Basé essentiellement sur des entretiens que la journaliste a menés avec ceux et celles qui choisirent de s'installer en Algérie après l'indépendance, il fait bien plus que rendre compte de trajectoires individuelles. Ces « pieds-rouges » étaient portés par le désir d'accompagner la société algérienne qui semblait naître à l'été 1962 – un désir mêlé de culpabilité pour certains, d'enthousiasme révolutionnaire et d'opportunisme pour d'autres. Ils eurent du mal à trouver leur place dans cette société de frères qui s'entredéchiraient déjà. Le coup d'Etat de Boumediene en juin 1965 précipita leur déception, même s'il leur fallut plusieurs années avant de quitter un pays où ils n'étaient plus les bienvenus.

L'ambiance survoltée des premières semaines, l'immensité du rêve des premières années puis la chute, le désenchantement et aussi la répression et le départ : c'est de cette très rapide courbe que Catherine Simon nous parle. En effet, à travers les parcours qu'elle suit, l'auteure brosse un tableau de l'Algérie indépendante. Loin d'une histoire politique d'en haut – qui reste d'ailleurs encore à écrire -, le livre s'attache aux hommes et femmes qui ont voulu habiter les possibles d'une société en (re)construction. Femmes et hommes, d'ailleurs, n'y étaient pas attendus à une place égale et les femmes, qu'elles soient algériennes ou françaises, sentirent bien vite la prégnance d'un ordre masculin dominant. Le livre s'attarde aussi sur des lieux qui ont pu incarner une autre Algérie et en particulier la fameuse Cinémathèque d'Alger, véritable bastion d'une liberté d'expression et de pensée résistant plus longtemps que d'autres aux multiples pressions. Mais il y eut aussi la presse francophone, les écoles, les émissions de radio.

A travers ces individus – combien furent-ils ? il est bien difficile de le dire et de faire la part notamment des coopérants, des fonctionnaires français envoyés là-bas sans qu'il y ait eu chez eux de désir politique -, à travers ces tranches de vie mis au service d'un pays et de ses habitants, on aperçoit une histoire politique et sociale de l'Algérie des premières années. La répression syndicale de l'année 1963, le développement de la corruption, les dysfonctionnements des comités ruraux d'autogestion, le retour des invectives antisémites et l'assimilation des maquisards kabyles aux ennemis de la révolution : toutes ces premières pages sombres sont présentes, dès avant

le coup d'Etat de 1965. A sa suite, la répression qui s'abat sur tous ceux qui dérangent est aussi largement décrite : la torture n'est pas épargnée à ces pieds-rouges qui sont renvoyés à leur différence, déclinée sur le mode de la nationalité, de la religion, de l'appartenance politique.

On peut regretter le biais inévitable d'un livre écrit essentiellement à partir des villes et notamment d'Alger. L'histoire des campagnes algériennes devra être écrite autrement. Sont absents aussi les autres Français : ceux qui sont restés en Algérie en 1962 et ont continué à vouloir vivre dans ce pays en Algériens. Ils sont sans doute autour de 100 000 au départ et leur histoire éclairerait aussi cette période charnière de l'Algérie. Mais regretter n'est pas reprocher. Au contraire, ce livre semble bien confirmer, qu'à l'instar de ce qu'a connu l'historiographie de la guerre, la période de l'après-guerre est une histoire du temps présent d'abord écrite par des journalistes. Aux historiens maintenant de s'en emparer davantage.